

Erneuerung zwar geboten wird, ohne daß jedoch konkrete Termine gesetzt werden (212 f.). Im 16. Jh. wird nun auch erstmals die Möglichkeit der Verehrung des Altarsakraments als selbständiger Zweck der Aufbewahrung genannt (173/75), der dann fast zum Hauptzweck wird.

Bei der Behandlung der Art und des Ortes der Aufbewahrung in den beiden ersten Zeitabschnitten hat der Verf. leider keine Differenzierung nach einzelnen Ländern vorgenommen. Das besorgt er aber nun für den letzten Abschnitt, obwohl es hier doch mehr um die wachsende Verbreitung und schließliche Vorherrschaft des fest mit dem Altar verbundenen Tabernakels geht (179/93). Ob diese Entwicklung nur durch rein praktische Erwägungen oder auch durch theologische Überlegungen veranlaßt war, erfährt man leider nicht. Es ist aber interessant zu verfolgen, wie dieser Brauch des Altartabernakels in Oberitalien in der 1. Hälfte des 16. Jh. greifbar wird, sich in kurzer Zeit in ganz Italien durchsetzen kann, um dann im Rituale Romanum 1614 Aufnahme zu finden. Spanien und Portugal folgten sehr schnell diesem Vorbild, aber Frankreich, Deutschland und Belgien nur sehr zögernd. Selbst im 19. Jh. waren Wandschränke und Sakramentshäuschen in diesen Ländern noch in Benutzung (184 f. 10 f.). Der Verf. greift dabei wohl auch gelegentlich einmal über die mit dem Jahre 1917 sich selbst gesteckte Grenze hinaus, aber er beläßt es bei sporadischen Äußerungen. Man kann nur bedauern, daß er nicht sorgfältig die kirchlichen Stellungnahmen zum Aufbewahrungsproblem während der letzten 100 Jahre verzeichnet, obgleich ihm das sein Kapitel über den Sakramentsaltar in Bischofskirchen doch nahe legte (194 f.). Ein solches Kapitel wäre als Vorgeschichte zu den einschlägigen Entscheidungen des II. Vaticanum höchst willkommen gewesen. Ebenso schmerzlich vermißt man eine auswertende Zusammenfassung des ganzen Materials.

So darf man abschließend sagen: Die Arbeit von A. A. King ist eine reiche und durchweg übersichtlich gebotene Materialsammlung bis zum Jahre 1917, die eine willkommene Ergänzung zu den bereits vorliegenden ähnlichen Arbeiten darstellt. Man findet für die uns heute gestellten Aufgaben wichtige und mühsam ermittelte Hinweise, zu denen allerdings der Zugang durch einen ausführlichen Index erleichtert werden sollte. Es bleibt aber auch weiterhin die Aufgabe, aus der Fülle des Materials eine Geschichte der eucharistischen Aufbewahrung als Spiegelbild der eucharistischen Frömmigkeit zu schreiben. Daher legt man das Buch doch mit einer gewissen Enttäuschung aus der Hand.

Bonn

Otto Nussbaum

Histoire de Besançon. I. Des origines à la fin du XVI^e siècle. II. De la conquête française à nos jours. Publiée sous la direction de Claude Fohlen. Deux volumes reliés. Paris (Nouvelle Librairie de France) 1965. 677 S., u. 754 S., geb.

Directeur de l'Institut d'études comtoises et jurassiennes, M. Claude Fohlen, professeur à l'Université de Besançon, a été l'animateur de cette excellente histoire collective qu'il a préfacée avec talent, et dont il a écrit un chapitre. Pour beaucoup de lecteurs, ces deux volumes seront une révélation. Pour les Francs-Comtois, leurs voisins et pour les spécialistes d'histoire régionale, l'ouvrage se révèle précieux par sa richesse et par l'étendue de ses informations. Un exposé critique des sources (I/13-20), une bibliographie sélective englobant les sources imprimées (II/675-703) et un index des noms (II/709-752), outre les tables des matières et des illustrations, rendront d'excellents services aux lecteurs qui auront le plaisir d'avoir en mains ces volumes élégamment présentés. Jusqu'ici, on n'avait pas osé écrire la synthèse qu'une remarquable équipe vient de réaliser, en étudiant les divers secteurs que notre époque s'est résolue à pousser de front.

Pour l'antiquité, M. Lucien Lerat montre l'importance de l'archéologie, à défaut de textes nombreux. De précieux détails sur la célèbre "Porte noire", érigée sans doute sous Marc-Aurèle comme arc triomphal, sur les antiquités de la ville et sur

les fouilles, témoignent de la sagacité de l'auteur. Celui-ci achève son étude par d'utiles données sur les croyances à l'époque romaine.

Le Père Bernard de Vregille, S.J., étudiant les origines chrétiennes et le haut moyen âge, discute une sévère critique à l'égard du catalogue épiscopal du XIe siècle. Il juge cette liste utilisable avec des précautions, pour la première quinzaine des évêques, dont les premiers ont dû vivre avant la fin du IIIe siècle. Les lieux de culte font l'objet d'hypothèses prudentes, en l'absence de fouilles décisives. Quant à Ferréol et Ferjeux, les saints martyrs de Besançon, dont la passion fut écrite vers 500, ils posent de délicats problèmes, éclaircis dans toute la mesure du possible. L'évêque Donat, filleul de saint Colomban, fonde l'abbaye de Saint-Paul vers 625-630, et se charge de compiler, pour le monastère de femmes de Jussa-Moutier, une règle parvenue jusqu'à nous. A l'époque carolingienne, l'archevêque Bernoin se distingue comme constructeur de la cathédrale Saint-Jean. Celle-ci, remarquable par le nom de son patron, presque unique à l'époque, englobe les titres antérieurs des églises Saint-Etienne et Sainte-Marie, à qui on consacre des autels dans les deux absides opposées. Cette fusion provoquera, par la suite, de longs procès relatifs au siège du diocèse. De passage à Besançon en 871, Charles de Chauve accorde à l'archevêque le droit de percevoir divers revenus, dont la valeur et l'importance se révéleront plus tard. Dans le royaume de Bourgogne créé en 888, l'archevêque devient archichancelier et, pour un temps, le premier personnage ecclésiastique. Sa situation se détériore cependant, lorsque les comtes de Bourgogne accaparent le pouvoir. Le XIe siècle est dominé par la grande figure de l'archevêque Hugues de Salins (1031-1066), formé en France, exerçant un grand ascendant par sa science, son autorité et son charme. Il procède à une vraie restauration matérielle et spirituelle du diocèse, sachant parfaitement s'entendre avec l'empereur Henri III, héritier du royaume de Bourgogne. Ce doit être à un diplôme perdu de ce souverain (1041) que remonte l'autorité politique des archevêques. Une douzaine de livres liturgiques, aujourd'hui dispersés, et de nombreux ouvrages hagiographiques témoignent, comme la pièce circulaire du grand autel de l'église disparue de Saint-Etienne, de l'impulsion donnée par le prélat. Une utile mise au point permet enfin de dédoubler maître Guerland de Besançon en deux personnages connus par leurs activités littéraires. Elle illustre parfaitement la maîtrise de l'auteur, dont la tâche n'était point facile.

En étroite collaboration, MM. Maurice Rey et Roland Fiétier dressent un panorama du moyen âge bisontin, du XIIe au XVe siècle. Ils relèvent le changement de situation survenu, lorsque Frédéric Barberousse s'intéresse personnellement à l'ancien royaume de Bourgogne, en raison de son mariage avec la fille du comte Renaud. L'archevêque voit ses activités contrôlées par le souverain, puis ébranlées par le schisme, les violences de certains nobles et les aspirations des habitants. Vers 1220, dans la situation d'un immuniste, il détient encore la puissance réelle, mais son indépendance devient fonction de la force de l'empereur. La commune, dépourvue de moyens économiques pour s'émanciper, tend à s'affirmer, mais subit un échec en 1224. A la faveur des événements, Jean de Chalon s'insinue dans la ville. A la fin du XIIIe siècle, la commune voit enfin reconnaître son existence; rattachée directement à l'empire, elle se trouve coupée de la province; dégagée de l'autorité épiscopale, elle dépend, dans le domaine judiciaire, des Chalon qui détiennent deux des tribunaux. Dès le début du XIVe siècle, ces mêmes Chalon entraînent Besançon dans leurs querelles, la réintègrent ainsi à la province, tout en freinant avec habileté l'émancipation des bourgeois. Des chartes de franchises de l'empereur Charles IV, en 1364, restent sans effet pratique, dans l'immédiat. Dès le moment où Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, devient aussi comte de Bourgogne, il cherche à abaisser l'archevêque et les Chalon, laissant pas mal de liberté à la commune. Celle-ci, tout en s'épanouissant, ne voit pas se réaliser son rêve d'être capitale de la province. Du moins, les droits respectifs de la ville et de l'archevêque seront-ils précisés par le traité de Rouen, en 1435. La seconde moitié du XVe siècle est assombrie par beaucoup d'épreuves. Le mécontentement de la population aboutit à une révolte,

où la collusion des émeutiers avec le clergé frappe les contemporains. La répression permet au duc Philippe le Bon de resserrer son contrôle sur la ville à court d'argent – incendiée pour un tiers en 1452. Pendant la brève occupation française, Louis XI accorde aux bourgeois de Besançon les mêmes droits qu'à ceux de Paris. Cela n'empêche pas le retour à Maximilien d'Autriche, en 1493. Il n'y a dès lors plus d'intermédiaire entre Besançon et l'empereur; le vieux rêve de 1290 est réalisé, mais au détriment des liens entre la ville et la province. Ce pâle abrégé rend évidemment mal compte du texte nuancé où paraissent clairement les phases d'une évolution qui a connu nombre d'arrêts et de retours.

Spécialiste de l'architecture en Franche-Comté, M. René Tournier relève, pour les XI^e et XII^e siècles, le passage de l'influence ottonienne à celle qui provient du domaine capétien. Quant au second art roman, il atteste le rayonnement de la Bourgogne. L'architecture médiévale, attachante, est riche en monuments religieux dotés de certaines caractéristiques locales.

A l'heure de la Renaissance, M. Jean Brelot constate que la ville, consciente de son ancienneté, voit augmenter sa population d'un quart, pour atteindre environ 12 000 habitants, dont la moitié au moins de vigneron. La lutte a cessé entre l'archevêque et la ville impériale où les citoyens sont des hommes libres. Dans cette démocratie, les fonctions publiques sont accaparées par quelques familles, et les magistrats jouissent d'un pouvoir considérable. La cité s'assure le contrôle total de la Justice, sans recours à une instance d'appel; elle frappe une monnaie remplaçant celle, décriée, des archevêques. Ceux-ci, sans vocation religieuse, les abbayes en pleine décadence à cause du régime de la commende et les idées nouvelles répandues par les commerçants et par des étrangers amènent une crise politique et religieuse entre 1530 et 1540. Malgré les intrigues de Gauthiot d'Ancier, la Réforme échoue à Besançon, où le clergé sacrifie sa puissance temporelle en faveur de la commune, pour sauver l'ancienne foi. Une nouvelle fermentation aboutit à l'entrée d'une minorité de Réformés au Conseil, en 1565. L'intervention énergique des commissaires impériaux et du parlement de Dole, sept ans plus tard, provoque l'exil des novateurs.

L'échec d'une surprise militaire de la ville, en 1575, consacre la fin des espoirs de gagner Besançon à la Réforme. Les marchands aisés et 15–20 % de la population auraient été gagnés à la nouvelle foi. Dans sa contribution très riche, qui s'étend aussi aux édifices civils, particulièrement remarquables, l'auteur fait valoir en filigrane la personnalité d'un Nicolas Perrenot de Granvelle, prélat clairvoyant, humaniste et collectionneur, dont l'action est alors décisive.

Dès le début du second volume, M. Brelot, étudiant l'union à la France, signale la stagnation et le malaise économique du XVII^e siècle, contrastant avec l'essor général du siècle précédent. Après des guerres désastreuses pour la population, Besançon devient définitivement français, en 1674. Capitale de province – un vieux rêve réalisé – la ville perd ses libertés municipales et des privilèges très anciens. L'établissement du gouverneur militaire, de l'intendant et du parlement arraché à Dole procure quelques avantages, mais finit par coûter aussi très cher. Pour sa part l'archevêque, perdant ses derniers droits régaliens, se consacre à ses tâches religieuses; il sera désormais choisi par le roi (1698). Le collège mené par les Jésuites connaît un brillant développement. Très religieux, les Bisontins manifestent une foi profonde, étendue à tous les actes de l'existence, et de la vie intellectuelle et artistique.

Pour le XVIII^e siècle, M. Claude Fohlen souligne que la solide piété catholique du peuple résiste bien aux courants religieux, et que la Contre-Réforme dure en fait jusqu'à la Révolution. La suppression des Jésuites provoque des remous en leur faveur, mais sans lendemain; la liturgie particulière doit s'aligner sur celle du royaume. Dans cette ville où la population double, jusqu'à atteindre 32 000 habitants, les intendants de Franche-Comté sont les promoteurs de l'évolution. Toutefois, le parlement s'attire une grande popularité en défendant les privilèges provinciaux (1761), mais décline rapidement dès qu'il n'agit plus qu'en faveur de ses intérêts. La Révolution porte un coup sérieux à Besançon devenu simple chef-lieu de départe-

ment. Par l'élimination des religieux, le collège déperit; la propriété ecclésiastique se morcelle, la vie économique languit. Sous le Consulat, une reprise se manifeste dans tous les domaines. Le fait que l'archevêque, rétabli dans son titre, est un prêtre constitutionnel suscite évidemment des difficultés. On tolère le culte israélite tout en établissant le culte réformé. Retardé par la crise de 1811, l'essor de Besançon se produit entre 1831 et 1846, grâce au commerce régional. Les routes s'améliorent, on ouvre le canal du Rhône au Rhin et songe déjà à attirer les chemins de fer; le développement des fortifications de cette cité, à vocation militaire depuis le XVIIe siècle, va toutefois freiner ce développement. Il est évidemment impossible de donner un reflet tant soit peu fidèle de cette synthèse remarquablement menée, où les précisions utiles viennent animer un cadre largement tracé, et articulé avec soin.

Pareilles qualités se retrouvent dans la contribution de M. Roger Marlin qui traite la délicate tranche d'un siècle de vie bourgeoise (1845-1945). Déchristianisation du prolétariat en dépit des efforts des responsables religieux, affrontements de la gauche et de la droite, échecs dans la question des chemins de fer, évolution économique, épreuves imposées par trois guerres, vie syndicale, opinion et édilité nourrissent les importantes subdivisions. L'auteur met en pratique avec sérénité le "devoir de se dégager des légendes et de rompre certains silences", poussant son récit jusqu'aux élections législatives de 1962.

Pour conclure, M. Michel Chevalier donne une solide étude intitulée: géographie urbaine et expansion économique. Graphiques, cartes et photographies illustrent parfaitement un texte alerte, où chiffres et renseignements variés, dans tous les secteurs souhaitables, éclairent le présent et l'avenir. La vie religieuse n'est pas oubliée dans une demi-douzaine de pages très suggestives.

Ce compte-rendu serait incomplet s'il ne soulignait pas la richesse de l'illustration, excellente, variée et neuve dans certains de ses sujets. Chacun des auteurs, outre les chapitres d'histoire événementielle, a pris le soin d'en broser d'autres relatifs à la topographie historique, à l'économie, aux institutions, à la société religieuse et laïque et à la vie intellectuelle et artistique, cherchant à préciser par des chiffres ce qui peut l'être. La division en tranches chronologiques amène d'inévitables recoupements, et les liaisons sont parfaitement assurées par les introductions et les conclusions de chaque "livre". Cette histoire qui situe Besançon largement dans celle de la Franche-Comté et des pays voisins, jusqu'au XVIIe siècle, restreint un peu son champ par la suite, ce qui est dans la logique même de l'évolution survenue. Bien qu'ils n'aient pas pu s'arrêter longuement sur chaque point des sujets traités, les auteurs ont parfaitement su indiquer les limites de leur documentation et discuter les thèmes obscurs ou controversés. Par son intérêt propre et par sa conception, cette histoire dépasse de beaucoup le cadre local que laisse supposer son titre.

Neuchâtel/Suisse

Jean Courvoisier

Hans Mosler: *Germania Sacra, Das Erzbistum Köln I: Die Cistercienserabtei Altenberg*. Berlin (de Gruyter) 1965. VIII, 299 S., kart. DM 48.--

Der Plan der *Germania Sacra* ist es, „eine historisch-statistische Darstellung der deutschen Bistümer, Domkapitel, Kollegiat- und Pfarrkirchen, Klöster und sonstigen kirchlichen Institute“ zu bringen, oder, wie es in der vom Max-Planck-Institut für Geschichte besorgten Neuen Folge kürzer heißt, „eine historisch-statistische Beschreibung der Kirche des alten Reiches“ zu erarbeiten. Diesem Grundsatz getreu hat auch H. Mosler im vorliegenden Bande „keine abgeschlossenen Darstellung der Geschichte Altenbergs bieten, sondern nur eine Aufarbeitung des geschichtlichen Materials zu einer solchen“ vorlegen wollen. In Wirklichkeit aber läßt er ein Bild dieser weit über die Grenzen der niederrheinischen Kirche hinaus bekannten und bedeutsamen Abtei erstehen, dem in der Zukunft nicht mehr viel Neues hinzuzufügen sein wird. Seine mehr als fünfzigjährige Beschäftigung mit der Geschichte des Klosters versetzt ihn in den Stand, nicht nur eine ungeheure Stofffülle vor dem Leser auszubreiten, sondern diese zugleich auch souverän zu verarbeiten und gefällig darzustellen.